

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume VI - Numéro 11 Septembre 2016 ISSN : 2313-7908
N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

E-mail : **administration@perspectivesphilosophiques.net**

Site internet : [http:// perspectivesphilosophiques.net](http://perspectivesphilosophiques.net)

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Dr. N'dri Marcel KOUASSI**, Maître de Conférences
Rédacteur en chef Adjoint : **Dr. Assouma BAMB**A, Maître de Conférences

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉNAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANOH, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Dr. N'Dri Marcel KOUASSI, Maître de Conférences, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Yahot CHRISTOPHE, Professeur des Universités, Métaphysique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Yahot CHRISTOPHE, Professeur des Universités, Métaphysique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Dr. Abou SANGARÉ, Maître de Conférence
Dr. Donisongui SORO, Maître de Conférences
Dr Alexis KOFFI KOFFI, Maître-Assistant
Dr. Kouma YOUSSOUF, Maître de Conférences
Dr. Lucien BIAGNÉ, Maître de Conférences
Dr. Nicolas Kolotioloma YEO, Maître-Assistant
Dr. Steven BROU, Maître de Conférences
Secrétaire de rédaction : **Dr. Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

1. Des écrits de Platon : Dialogues ou monologues ?, Kolotioloma Nicolas YÉO.....	1
2. De l'utilité sociale de la philosophie : Kant et la responsabilité irénique du philosophe, Amidou KONÉ.....	20
3. La musique entre jouissance et concept chez Hegel, Alain Casimir ZONGO	41
4. Éducation et élitisme chez Friedrich Nietzsche, Désiré ANY Hobido.....	63
5. Influence de la culture hébraïque dans la théorie freudienne de la religion, Kanda Nina Lily Mahan N'GUESSAN.....	81
6. Sensibilité, imagination et réalité : au cœur de l'esthétique philosophique, Mounkaïla Abdo Laouali SERKI	96
7. Démocratie et réenchantement du monde : les avatars de la sortie du religieux, Octave Nicoué BROOHM	113
8. De la conservation de soi à la perte de soi chez Habermas, Adjo Apolline NIANGORAN	136

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décroisement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décroisement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

**INFLUENCE DE LA CULTURE HEBRAÏQUE
DANS LA THÉORIE FREUDIENNE DE LA RELIGION**

Kanda Nina Lily MAHAN N'GUESSAN

Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY Abidjan-Cocody (Côte d'Ivoire)

kandanina@yahoo.fr

RÉSUMÉ :

Sigmund Freud propose une interprétation du phénomène religieux. Selon lui, la religion émane du complexe paternel et Dieu n'est autre chose qu'un père imaginativement agrandi et dont la tâche est de permettre à l'homme de supporter le poids des difficultés existentielles. Mais, à l'analyse, son contenu conceptuel s'apparente à certains traits fondamentaux de la culture juive à laquelle il appartient. Il s'agit, notamment, de la prédominance de l'idée du père autour de laquelle se construit sa pensée, de la phallocratie et de la place, d'être inférieur, attribuée à la femme comme objet sexuel à posséder. Si cette théorie est cohérente, dans l'ensemble, elle pose néanmoins un problème d'ordre épistémologique.

Mots clés : Complexe, Judaïsme, Monothéisme, Parricide, Phallocratie, Psychanalyse, Psychologie.

ABSTRACT :

Sigmund Freud, as several authors, proposed an interpretation of the religious phenomenon. According to him, religion emanates from the father complex and God is nothing else than an imaginarily uplifted father whose task is to enable man to bear the weight of existential difficulties. However when we analyze his theory, we note that its conceptual content is similar to some fundamental of Jewish culture to which Freud belongs. In particular the predominance of the idea of the father around which his thought is built, male chauvinism and the place of an inferior human being attributed to woman as

a sexual object to be possessed. If this idea is coherent altogether, the Freudian theory of religion raises nevertheless an epistemological problem.

Key words : Complex, Judaism, Monotheism, Parricide, Phallocraty
Psychoanalysis, Psychology.

INTRODUCTION

La psychanalyse tire sa source du dynamisme du matérialisme. Pour cette philosophie, il n'existe, **en dehors de la matière, aucune autre substance**. Par conséquent, elle réfute des idées comme l'existence de l'âme, de l'au-delà et de Dieu. Seulement, lorsqu'on se réfère aux différentes constructions théoriques freudiennes, on remarque que le matérialisme ne saurait être suffisant pour expliquer la genèse de la pensée de Sigmund Freud, surtout celle relative à la religion. Alors, une autre voie mérite d'être explorée : celle qui consiste à relier la pensée de Freud à sa culture, c'est-à-dire le judaïsme.

La culture, en effet, est importante dans la compréhension de l'œuvre d'un auteur, car elle agit, dans la formalisation de sa pensée, comme un arrière-plan discursif. Elle est, selon V. Bery (2006, p. 253), « *une sorte d'enracinement, elle tient lieu de « muses »... c'est un milieu de ressourcement favorable à la création littéraire, c'est le lieu privilégié de la connaissance et du savoir* ». Autrement dit, toute œuvre créatrice tire son essence d'une culture ou d'une tradition à laquelle on ne peut raisonnablement défaire un penseur. Ainsi Freud, tout comme la plupart des penseurs, est tributaire de celle-ci. Qu'est-ce qui fait alors la spécificité de la culture juive à laquelle appartient notre psychanalyste ? Comment a-t-elle influencé ses idées, précisément, celles sur la religion ?

Notre objectif est de montrer que la théorie freudienne de la religion puise ses concepts fondamentaux du judaïsme. Mieux, elle est une critique de la religion mosaïque dans laquelle Freud a baigné toute sa vie. De sorte que son discours sur la religion, qui se veut général, porte l'empreinte de son rapport

conflictuel à la religion juive. Nous observons, par ailleurs, dans sa théorie, certaines insuffisances liées à une difficile adaptation des données de la psychologie individuelle à un phénomène de la psychologie collective comme la religion.

Pour atteindre notre but, nous montrerons, premièrement, que la société juive est foncièrement phallocrate. Deuxièmement, nous montrerons comment, à partir des éléments puisés dans sa culture, Freud réussit à construire une théorie de la religion non seulement inédite, mais cohérente. Enfin, nous soumettrons cette théorie révolutionnaire à une analyse critique.

1. SOCIÉTÉ JUDAÏQUE ET PHALLOCRATIE

Freud est juif de naissance. Il appartient à un peuple avec une histoire et une culture particulières. La singularité juive réside dans le fait que la société hébraïque est avant tout une société de tradition religieuse, c'est-à-dire qu'elle se fonde et se confond à une religion : le judaïsme. Toutefois, le judaïsme n'est pas réductible systématiquement à une religion, il est aussi, dans l'entendement de D. Boyarin (2013, p.14), « *l'ensemble des rituels et des autres pratiques, des croyances et des valeurs, des loyautés historiques et politiques qui constituent l'allégeance au peuple d'Israël* ». Il comporte, certes, des éléments religieux, mais ne s'y limite pas pour autant. Outre ses codes de conduite, ses lois, ses rites, le judaïsme présente aussi des coutumes non spécifiquement religieuses observées par tous, comme celle du Zevedhabat¹ et de l'Upsherin². Il est donc l'identité, l'essence même des hébreux.

Par ailleurs, cette société des hébreux est fortement patriarcale et phallocrate avec une domination exclusive du mâle, justifiée par les livres saints. Par exemple, dans une famille, tout premier né doit être consacré à Dieu, mais il doit être un mâle. Cette disposition ne s'applique pas à la fille.

¹ Cérémonie de nomination et de célébration de la naissance des petites filles.

² Cérémonie de coupe des cheveux réalisée chez les garçons âgés de 3 ans, c'est le tout premier évènement traditionnel dans la vie de tout enfant juif mâle.

Alors, si une famille a plusieurs filles et que survient un garçon né après ses sœurs, il est automatiquement le premier né. Cette prédominance du mâle est également perceptible dans la présentation des individus.

Dans la Bible, la plupart des personnes nommées le sont par leur seule ascendance paternelle. Nous avons Josué, fils de Noun ou encore Rachel, fille de Lavan, et de tels exemples sont nombreux dans la Bible, même si, toutefois, on trouve aussi Bethouel, fils de Milca ou Dina, fille de Léa. Mais, ces cas sont rares. En général, l'ascendance maternelle est passée sous silence.

Un autre indice de la société hébraïque : ce sont les lois sur l'héritage et le partage des terres qui se font en fonction du mâle, ce qui explique l'épisode des filles de Tselophchad, un juif de la tribu de Manassé qui mourut sans avoir eu de fils. Dans cette société, seul le fils a le droit d'hériter. Toutefois, pour suppléer au silence du droit religieux sur l'héritage, il a fallu inventer une jurisprudence. Ainsi, les filles de Tselophchad, bien qu'elles soient entrées en possession de leur dû, avaient pour obligation de se marier que dans leur tribu. Dans la sainte Bible, il est écrit (Josué 1, v.1 et Genèse 29, v.10) ceci : « Voici ce que l'Éternel ordonne au sujet des filles de Tselophchad : elles se marieront à qui elles voudront, pourvu qu'elles se marient dans une famille de la tribu de leurs pères ».

La charge sacerdotale et lévitique, elle-même, est le fait des hommes et se transmet uniquement par le père. Cette importance du père est telle que la femme, mariée ou non, est sous dépendance toute sa vie. De plus, la société juive est rigoureuse avec beaucoup de lois et de restrictions surtout en matière sexuelle. Ne sont admises, selon F. Raphaël (août 2014), que les « relations sexuelles dans le cadre du mariage ». Les autres formes d'expression sexuelles, renchérit-il, comme « la masturbation, l'homosexualité masculine et féminine, l'adultère... sont interdites ». La sexualité, ici, devient une chose éminemment pure et sainte et réservée à tous ceux qui ont satisfait aux exigences sacrées du mariage. Les unions libres sont réprouvées et contre-nature.

Ces trois traits distinctifs de la culture juive, ainsi relevés, sont aussi perceptibles dans la théorie freudienne de la religion.

2. IMPACT DE LA CULTURE JUIVE SUR LA THÉORIE FREUDIENNE DE LA RELIGION

En effet, Freud construit toute sa conception du religieux sur un socle invariable, c'est-à-dire l'idée du père comme fondement de la religion. Il écrit, (1981, p.169), que « l'élément paternel joue un très grand rôle dans l'idée de Dieu ». L'argumentation du psychanalyste, explicitée dans son ouvrage intitulé *L'avenir d'une illusion*, se présente en ces termes : c'est que face aux difficultés existentielles et aux hasards conjoncturels, les hommes éprouvent un besoin d'assistance et de protection. Ne bénéficiant plus de cette aide paternelle à l'âge adulte et désireux de combler ce manque, ils régressent inconsciemment à l'étape infantile où celle-ci était effective et où le père assurait la protection de toute la famille.

À partir donc du modèle infantile, l'idée de Dieu se formalise de sorte que, pour Freud, cité par M.S De Mijolla et J.-P Valabrega (2003, p.123), « Dieu est un père exalté ». L'homme invente ainsi une nouvelle forme de relation quasi fusionnelle entre une divinité et lui. Celle-ci est plus profonde avec un degré d'amour incommensurable du Dieu pour « l' élu ». N'est-il pas notre « père » ? Ne sommes-nous pas ses « petits enfants » ?

Bien que gardant les mêmes prérogatives que le père, Dieu fait mieux : Il nous protège contre la cruauté du destin, et dans l'entendement freudien, (1976, p. 26) « il arrange toutes choses au mieux, c'est-à-dire pour nous ». Il veille sur ses oints et la mort même n'est plus une réalité terrifiante ; elle est « un gain » selon le terme de saint Paul pour une vie meilleure sans injustice. Il est alors clair, pour M.M, Ricaud, que « l'ultime fondement des religions, c'est la détresse infantile de l'homme ». L'idée de Dieu se superpose donc à celle du père.

Cependant, une telle théorisation de la religion fait qu'elle se pense comme un phénomène de la psychologie individuelle lié à la particularité d'un individu. Or l'histoire nous montre que la religion est un phénomène de groupe, commun à toutes les sociétés quelles qu'elles soient et présente depuis l'aube de l'humanité. Elle appartient au domaine de la « psychologie collective », c'est-à-dire celle qui concerne les foules. Partant de cette réalité, le problème qui se pose à Freud est le suivant :

Comment, à partir des données de la psychologie individuelle, penser la religion comme phénomène communautaire ? Autrement dit, comment du père de chacun, on passe à l'idée d'un père pour tous ?

Ces préoccupations sont essentielles car, de leurs résolutions, dépendra la pertinence de la théorie freudienne de la religion. En outre, elles permettront de saisir les différentes formes prises par la religion au cours de son développement, principalement celle du monothéisme qui fonde le judaïsme. Conscient de cette difficulté majeure qu'exprime le problème, Freud va tenter de comprendre la religion comme un phénomène à la fois individuel et collectif en appliquant les données de la psychologie personnelle à celle des foules. À cet effet, les travaux du biologiste Ernst Haeckel sur la récapitulation³ vont lui être bénéfiques, dans la mesure où ils permettent d'établir la passerelle entre l'individu et l'espèce.

En effet, selon Haeckel cité par D. Bourdin, (2007, p. 90), « l'ontogénèse récapitule la phylogénèse ». Ce qui signifie que, dans l'individu, on retrouve les traces de l'évolution de son espèce. Chacun hérite d'un capital génétique légué par les générations précédentes et qui se manifeste dans sa propre histoire. Par exemple, l'homme passe par toutes les étapes de l'histoire de la vie de son espèce. Ses premiers moments d'existence sont aquatiques et font penser au poisson. Quand il naît, il reprend tout le processus d'évolution, de la marche à quatre pattes jusqu'à s'élever du sol, à se tenir debout et commencer à

³ Mode de formation des espèces, développement et généalogie de l'espèce.

marcher. Mais, cette récapitulation ne se limite pas à l'aspect physique, elle concerne aussi le domaine psychique car l'homme, dans son rapport à l'existence, s'est adapté. Ce qui produit non seulement des acquis, mais aussi des traumatismes légués aux générations ultérieures. Ainsi, pour S.J Gould, « chaque individu récapitule en quelque sorte, sous forme abrégée, le développement entier de la race humaine ».

En s'appuyant sur ce postulat scientifique, Freud montre que la détresse, ressentie par l'individu, tire ses origines des débuts du genre humain. Dans son ouvrage *totem et tabou*, où il opère une étude génétique de la religion, Freud émet l'hypothèse selon laquelle la détresse humaine est née d'un parricide, c'est-à-dire du meurtre du père primitif par une coalition de fils déchaînés, à qui il refusait la promiscuité sexuelle avec les femelles du clan. Pris de remords, les séditieux réhabilitent l'autorité du père en le déifiant sous la figure d'un totem, puis d'un Dieu. De là, naît la religion et l'idée de Dieu, dont l'objectif inavoué est de résoudre ce problème affectif. Or, comme l'individu n'est nullement coupé de l'espèce, il porte en lui ses acquis, ses forces, ses détresses mais aussi ses drames et ce drame humain, le plus retentissant, a modifié structurellement la société et l'homme. De sorte qu'en naissant, l'homme porte, en lui, toutes ses conséquences.

Toutefois, il faut un élément déclencheur pour que ce souvenir archaïque revive. Cet élément, c'est la prise de conscience de la faiblesse humaine qui récrée un cadre identique mettant en marche tout le précédent processus affectif. Ainsi, la religion n'obéit pas seulement à un prototype infantile individuel, mais aussi phylogénique. Elle est saisie comme un phénomène collectif, intrinsèquement lié à l'existence de l'espèce humaine.

Bien que présentant des outrances scientifiques, Freud, (1948, p. 136) croit que cette hypothèse est plausible et « n'hésite pas à affirmer que les hommes ont toujours su qu'ils avaient un jour possédé et assassiné un père primitif » et que toute la société, la morale, le complexe d'œdipe sont nés du même évènement qui, dès lors, n'a cessé de tourmenter l'Homme. La religion

chrétienne semble être la seule à avoir trouvé le mot juste pour le qualifier « de péché originel ».

Mais, à l'analyse de cette hypothèse, on retrouve les mêmes éléments prédominants de la culture juive : l'importance de la figure paternelle et de l'autorité qu'elle dégage. Le désir des fils de s'affranchir d'elle, mais qui finissent par reconnaître que le père restera toujours puissant et que personne ne pourra prendre sa place. Le complexe d'œdipe, lui-même, est une célébration de cette victoire du père sur le fils voulant lui disputer les faveurs de la mère. Le fils n'a d'autre choix que de renoncer à ce désir sexuel et de se perdre en admiration pour un père tout puissant. Le lien sexuel évoqué, ici, montre que le fondement du conflit père-fils est un conflit pour la reconnaissance sexuelle, pour la possession des femelles, pour l'affirmation de soi et bien plus pour être comme le père.

Dans l'entendement freudien, les premières lois sociales sont purement sexuelles. Totem et tabou nous montre que la société humaine s'est construite à partir d'interdits relatifs à l'inceste et l'exogamie. Comment encadrer le sexuel afin d'éviter les conflits puisque, selon Freud, (1981, p.141) « le besoin sexuel, loin d'unir les hommes, les divise » ? Tel était le problème que devrait résoudre les fils coalisés. Ces deux premières lois sociales, en l'occurrence l'exogamie et la prohibition de l'inceste, en résolvant la question du sexuel, organisent la société primitive autour du totémisme, un système à la fois social et religieux. Le totémisme permet une structuration de la société fondée sur le totem comme moyen d'identification d'un clan et de son totem adoré ; ce qui jette les bases de la religion.

Par ailleurs, cette hypothèse met en évidence l'importance du mâle ; elle est, en ce sens, une célébration de la phallocratie. En effet, après la horde paternelle, on a l'érection d'une nouvelle horde, d'une nouvelle société : celle des fils, celle des mâles où la femme est perçue toujours comme un objet à posséder au point où le complexe d'Œdipe se définit comme un complexe exclusivement masculin que Freud peine à réadapter à la petite fille.

Misogyne, il voyait, en la femme, un être inférieur. Souligne-t-il, (1969, p. 42) à ce propos : « ...L'infériorité intellectuelle de tant de femmes, qui est une réalité indiscutable, doit être attribuée à l'inhibition de la pensée... » ou encore, il notifie (1926, p. 4) que cette infériorité n'est réductible qu'aux rapports sexuels : « Le caractère des femmes s'altère singulièrement une fois qu'elles ont renoncé à leur fonction génitale ».

Pour Freud, tout comme pour la société juive, la femme a un rôle secondaire dans la civilisation. Elle est incapable de penser comme le mâle et se réalise uniquement dans la féminité. Si elle se donne d'autres prérogatives, elle sera en contradiction avec son être. La vie personnelle de Freud, elle-même, témoigne de ce regard stéréotypé sur la femme. S'il est connu que son père a eu une influence sur le développement de la psychanalyse, la contribution de sa mère, quant à la naissance ou l'évolution de la psychanalyse, n'existe dans aucun de ses écrits. Mieux, la mort de son père, selon ses biographes, l'avait profondément ébranlé. C'est, disait Freud, (1974, p. 195) « l'événement le plus important, la perte la plus déchirante d'une vie d'homme ». Tandis que celle de sa mère survenue, trente-quatre ans plus tard, n'a pas eu le même retentissement. À Ferenczi, selon les termes de P. Roazen, (1986, p. 42), Freud confiait ceci : « Ce grand événement m'a affecté d'une façon toute particulière. Pas de douleur, pas de regret ».

Son attitude à l'égard de sa mère cadre bien avec la place et la fonction de la femme, non seulement dans sa société, mais encore dans toutes ses théories.

3. ANALYSE CRITIQUE DE LA THÉORIE FREUDIENNE DE LA RELIGION

Cette théorie freudienne de la religion fondée sur les concepts tirés de la culture juive est révolutionnaire et inédite. À partir de ces concepts, Freud réussit à construire une théorie homogène qui fait interagir psychologie individuelle et psychologie collective. Cependant, cette interaction, que justifie le mythe du parricide dans *Totem et Tabou*, est problématique.

En effet, Freud élabore ce mythe à partir des travaux de célèbres anthropologues et ethnologues, notamment Ernst Frazer. Il étudie les religions primitives telles que l'animisme et le totémisme et retrouve, chez les primitifs, les mêmes peurs et les mêmes mécanismes de défense que chez les névrosés contemporains psychanalysés. Pour lui, la religion a une origine pulsionnelle, pathologique décelable au travers du meurtre primitif du père. Elle est une névrose infantile adulte qui, comme toutes les névroses infantiles, sont vouées à être dépassées. Mais, pour cela, il faut mettre à jour son origine traumatique afin que les hommes comprennent que Dieu est une construction humaine et la religion une simple illusion qui a alimenté les espoirs de plusieurs générations. Ainsi, les hommes pourront se prendre en charge et compter sur leurs capacités telles que la science et la raison.

Cette étude freudienne de la religion ouvre donc la voie à de nouvelles perspectives pour l'humanité. Désormais, l'homme peut et doit se passer de Dieu, car, à la réalité, il a toujours été seul et la religion n'est qu'une simple construction de l'esprit, une illusion qui l'infantilise. Mais, cette théorisation du religieux pose deux problèmes majeurs : un problème relatif à la forme et un problème de fond.

Concernant la forme, le regard de Freud est faussé, en partie, par la méthode d'approche du phénomène. Il a voulu comprendre un phénomène collectif à partir des données de la psychologie individuelle. Or les névroses individuelles varient d'un sujet à un autre et leurs résolutions dépendent de plusieurs facteurs liés au caractère, à la personnalité et aussi à l'environnement affectif de ce dernier. Ce qui n'est pas applicable à un phénomène de foules, car une foule, c'est l'addition de plusieurs individus. Il faut donc présupposer l'existence d'une « personne collective », d'une âme collective, d'un inconscient collectif, ce que Freud, aux dires de J.-C. Liaudet (2005, n° 183, p. 14-26) a tenté d'ailleurs de faire. « Il n'a pu échapper à personne, [dit-il], que nous prenons partout pour fondement l'hypothèse d'une

psyché de masse dans laquelle les processus psychiques s'accomplissent comme dans la vie psychique d'un individu».Car,

« si les processus psychiques d'une génération ne se continuaient pas dans la suivante, chacune d'entre elles serait obligée d'acquérir son attitude à l'égard de la vie en recommençant depuis le début ; il n'y aurait donc pas de progrès dans ce domaine, et pratiquement pas d'évolution ». (J.-C. Liaudet (2005, n° 183, p. 14-26).

Pour notre psychanalyste, il existe des caractères acquis qui ne suivent pas la voie traditionnelle de transmission. Ces caractères transportent des névroses, les peurs de l'espèce, des éléments spirituels non confirmés par la génétique. Alors, comment s'opère cette transmission transgénérationnelle ? Dans *Moïse et le monothéisme*, Freud évoque l'idée encore obscure d'une « hérédité archaïque », c'est-à-dire d'une transmission héréditaire des caractères acquis. Mais, s'il croit en cette hypothèse pendant un quart de siècle, il sait qu'elle est difficile à prouver. De plus, cette articulation n'est pas aisée car ni le langage ni la transmission biologique des caractères acquis, d'une génération à une autre, ne saurait fonder cette hypothèse. Aussi, cet événement n'est pas situable sur l'axe du temps et on ne retrouve ses traces dans aucune société. À la fin de *Moïse et le monothéisme*, Freud reconnaîtra d'ailleurs qu'il n'y a pas de profit à instaurer un concept d'inconscient collectif, sinon à titre d'analogie.

En dehors de la question méthodologique, nous observons une contradiction dans la théorie freudienne, ce qui assurément pose la question de fond. Freud croit, en effet, en l'existence d'une humanité sans religion, et pourtant, de Totem et Tabou à Moïse et le monothéisme, il admet, de manière récurrente, que l'humanité est en proie à une culpabilité originelle qu'elle peine à résoudre et dont la religion et ses formes ultérieures sont toutes, (1981, p. 166), « des réactions contre ce grand événement par lequel la civilisation a débuté et qui depuis lors n'a cessé de tourmenter l'humanité ».

Ainsi, si nous suivons le raisonnement freudien, cette culpabilité est une fatalité pour l'espèce humaine. Seulement, les textes freudiens sont silencieux

quant à la manière dont il faut s'y prendre pour guérir de ce traumatisme primitif, parce que seules les névroses individuelles sont guérissables. Mais Freud semble ne pas s'en inquiéter. Et pourtant, si cette névrose n'est pas résolue, les hommes ne pourront pas se soustraire au conditionnement religieux. Mais, il occulte cette réalité et suppose que si nous sommes renseignés sur les origines et le caractère des religions et en vertu d'une « éducation en vue de la réalité », appuyée par une science et une raison dynamique, cela suffirait pour résoudre ce problème existentiel. Seulement, on remarque que malgré l'évolution des sciences et des techniques, de la pensée rationnelle, malgré le nombre important des découvertes sur l'univers, sur la vie, les hommes, plusieurs décennies après Freud, sont toujours religieux.

Qu'est-ce qui pourrait justifier alors cette permanence de la religion ? Nous pensons que cette persistance du religieux est due au fait que l'Homme est un être, par essence, religieux et non que la religion soit un accident de l'existence comme le conçoit Freud. La religion est une catégorie fondatrice de l'existence même.

En effet, l'histoire de l'humanité nous montre que l'existence de la religion se confond avec celle de l'Homme. Il n'y a jamais eu de société humaine sans religion. Chez tous les peuples, il existe des cultes, des lieux sacrés, des cérémonies en l'honneur des dieux ou de Dieu, au point où pour le naturaliste Quatrefages, l'homme est « un animal religieux » et ceci est son essentielle définition. Par ailleurs, cette universalité du phénomène religieux établit le fait que la religion ne peut plus s'expliquer par des causes accidentelles, ou par des théories fantaisistes. C'est un phénomène qui se retrouve partout et cela depuis les premiers moments de l'humanité. Alors, un tel fait universel doit être lié à la nature même de l'homme.

Il est vrai qu'on peut objecter que certains hommes ne croient pas en la divinité, mais cela ne les rend pas moins religieux pour autant. Freud a montré que certaines formations politiques et idéologiques se construisent à partir du modèle religieux. Mieux, des travaux récents de neurobiologistes font

apparaître que le cerveau est structuré pour que l'homme adhère à l'idée du divin. Et N. REVOY (N°1055 - août 2005) pouvait écrire qu'«au cœur de la propension à la foi, il y aurait ... la sérotonine, une substance qui, dans le cerveau, transmet l'information d'un neurone à l'autre ».

Dans les années 90, des recherches avaient montré que la sérotonine pouvait provoquer des états similaires à ceux causés par les drogues psychédéliques comme la modification de la perception, les hallucinations ou le sentiment de fusion avec le monde « que les mystiques disent éprouver au cours de leurs états extatiques ». L'équipe suédoise de la neurobiologiste Jacqueline Borg a mis en exergue que plus le taux de sérotonine était élevé, plus la religiosité des sujets, de son expérimentation, était avérée. La scientifique conclut, selon N. REVOY (N°1055 - août 2005), que « le système de production de sérotonine pourrait bien être vu comme l'une des bases biologiques de la croyance religieuse... »

CONCLUSION

Freud a eu le mérite de construire une théorie de la religion cohérente, dont les appuis conceptuels sont tirés de la culture hébraïque. Son intérêt pour la religion se justifie parce que le judaïsme, avant d'être l'âme du peuple juif, est d'abord une religion formalisée à partir de la figure emblématique de Moïse et elle compte d'énormes restrictions surtout sur le plan sexuel. La critique que Freud fait de la religion est, en fait, la critique du judaïsme. La société qu'il dépeint est celle des hébreux largement fondée sur les interdits et une répression des instincts.

Patriarcale et phallocrate, la société juive a une définition de la femme réductible à un être inférieur et dont la théorie de Freud en fait l'écho. Ce que Freud décrit inconsciemment, c'est son rapport à sa culture et le malaise ressenti face à une religion quasi oppressante qui finit par se transformer en « névrose obsessionnelle » et dont la seule issue probable est un refus catégorique de ce qu'il considère comme une aliénation religieuse.

Si la théorie freudienne de la religion met en exergue sa source juive, toutefois, certaines zones d'ombres que le psychanalyste saisit, mais n'arrive pas à éclaircir, laissent transparaître le caractère fantaisiste de cette théorie même si elle constitue, en elle-même, une révolution majeure dans le domaine scientifique.

BIBLIOGRAPHIE

BERY Victor, 2006, *L'enracinement culturel dans l'œuvre de Guy Menga : Essai de re-contextualisation*, Paris, Les éditions publibook.

BOURDIN Dominique, 2007, *La psychanalyse de Freud à aujourd'hui, histoire, concepts, pratiques*, Paris, Editions Boréal.

BOYARIN David, 2013, *Le Christ juif*, Paris, Les Éditions du Cerf.

CHEMOUNI Jacquy, 1991, *Freud, La psychanalyse et le judaïsme : un messianisme sécularisé*, Paris, Editions Universitaires,

DONNET Jean-Luc, 2010, « Freud et le refus de la féminité : entre « roc du biologique » et contre-transfert », in *Revue française de psychanalyse*, 5Vol. 74, p. 1495-1503.

DUVERNAY Bolens Jacqueline, 2000, « La théorie de la récapitulation de Haeckel à Freud », in *Topique 2*, no 75, p. 13-34.

FREUD, Sigmund, 1974, *Neurose, psychose et perversion*, Paris, PUF.

FREUD, Sigmund, 1948, *Moïse et le monothéisme*, traduit de l'allemand Anne Berman, Paris, Gallimard.

FREUD, Sigmund, 1969, *La Vie Sexuelle*, Paris, PUF.

FREUD, Sigmund, 1976, *L'avenir d'une illusion*, traduit de l'allemand Marie Bonaparte, Paris, PUF.

FREUD, Sigmund, 1979, *Malaise dans la civilisation*, traduit de l'allemand par Ch. et J. Odier Paris, P U F.

FREUD, Sigmund, 1981, *Totem et tabou*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.

FREUD, Sigmund, 1998, *L'interprétation des rêves*, traduit de l'Allemand par I. Meyerson, Paris, PUF.

GOULD, Stephen Jay, *La fantaisie évolutionniste de Freud* [En ligne] URL <http://www.charlatans.info/freudevolution.shtml>, consulté le 24 février 2016.

La Sainte bible, traduction de Louis Segond, Paris, Editions du Cerf, 1999

LIAUDET Jean-Claude, 2005, « Une certaine audace. Pouvoir et impuissance en régime libéral », in *Le Coq-héron* 4/no 183, p. 14-26.

RAPHAËL Freddy, 2016, *Sexualité et judaïsme*, le conflit, [www.leconflit.com/article .sexualité-et-judaïsme -1243132281.html](http://www.leconflit.com/article_sexualité-et-judaïsme_-1243132281.html), consulté le 02 mai 2016

REVOY Nicolas, 2005, « Pourquoi Dieu ne disparaîtra jamais » in *Science & Vie*, N°1055, août

RICAUD Michelle Moreau, *Freud et la religion* [En ligne] URL http://psychaanalyse.com/pdf/mythe_freud_psychologie_et_religion.pdf, consulté le 03 août 2016

ROAZEN Paul, 1986, *La saga Freudienne*, Paris, PUF.

SUBLON Roland, 2008, « Freud et la religion ou le choix du commencement », in *Revue des sciences religieuses* 1, p. 65-79.